Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 66

Artikel: Le château de Porrentruy : vieux récit
Autor: Biétry, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256888

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 7 avril 1907 — N° 66 — Deuxième année

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE

Château de Porrentruy

VIEUX RÉCIT

par A. BIÉTRY

(SUITE)

A présent sortons un peu de cette enceinte en passant par la porte que la tour du Trésor nous laisse ouverte. Nous nous trouvons ici au rez-de-chaussée, du côté de la cour, avec deux étages au-dessous de nous. Cette tour en comptait quatre depuis la base au sommet, tous solidement voûtés. Les deux voûtes inférieures ont disparu pour faire place à une série d'escaliers qui descendent par 47 marches au fond de l'édifice. Les deux étages inférieurs étaient percés de meurtrières ou embrasures étroites à l'intérieur et s'élargissant considérablement en biais au dehors, de manière à pouvoir viser à volonté l'ennemi assez audacieux qui eût voulu s'emparer de la poterne pour pénétrer dans la cour du château. Ces deux meurtrières superposées existent encore et se voient très bien de l'extérieur. Les fenêtres qui existent aux étages supérieurs en ont remplacé d'autres plus étroites, qui servaient aussi de meurtrières, ce que l'on peut reconnaître encore aisément en examinant de près la façade extérieure.

En sortant de la tour du Trésor, on entre dans un bâtiment carré également vide de planchers, et contenant une nouvelle série d'escaliers de 54 marches pour arriver à la base du bâtiment. Celui-ci s'appelait la maison de Louppach.

Avant de nous engager dans ces escaliers, arrêtons-nous un instant sur la balustrade qui les domine, et levons les yeux vers le plafond ; il en vaut la peine. Voyez en effet les belles sculptures en gyps qui décorent la voûte, mais qui malheureusement ont déjà bien perdu de leur finesse des détails par suite de maladroits badigeonnages à la chaux. Ce beau travail recouvrait l'oratoire particulier du prince Jean Conrad de Roggenbach dont les armoiries se voient sur le plafond.

Cet évêque régnait de 1656 à 1693.

Ce bâtiment était divisé en deux étages au-dessus du rez-de-chaussée qui consistait en une casemate dont l'épaisse voûte subsiste encore en partie, sous l'un des escaliers, et qui a dû servir aussi de prison.

Les deux étages au-dessus logeaient le tonnelier et le boulanger du château.

Le troisième bâtiment plus bas a été construit pour contenir une dernière série d'escaliers de 60 marches, lorsqu'on a voulu abandonner l'ancienne montée de la ville à la poterne, montée en trois lacets, de beaucoup plus commode que celle des escaliers actuels, sans compter qu'on a enlevé au château son cachet le plus intéressant du côté le plus en vue depuis la ville. En effet, cette montée en pente assez douce pour permettre d'arriver à cheval jusqu'au dessous de la poterne, était abritée par des murs en partie crénelés et percés de meurtrières, flanqués de divers corps de garde qui donnait à l'ensemble un aspect imposant, comme ce devait être pour une forteresse telle qu'était le château jadis, en même temps qu'un palais princier.

On arrivait de là à la poterne par un large escalier d'une douzaine de marches en pierres, aussi abrité d'un mur percé de meurtrières et défendu par celles que nous avons déjà indiquées, de la tour du Trésor, et par une autre sous la Monnaie qui prenait de front l'assaillant, tandis que celles-là le prenaient à dos. La poterne ainsi protégée était à plein cintre, élégamment encadrée de moulures très fines, dans une pierre blanche, unie comme si elle avait été passée au rabot. Au-dessous existe encore la niche qui renfermait une statue de la Vierge Marie. Sur la muraille à côté se voit aussi l'inscription avec la date de 1609 : « VILHELMVS DEI ET APOSTOLICAE SEDIS GRATIA EPISCOPVS BASILIENSIS. » Cet évêque était Guillaume Rinck de Baldenstein qui régna de 1608 à 1628.

Nous voici arrivé à la fin de notre description de l'extérieur des divers édifices qui ont existé et de ceux qui subsistent encore formant l'enceinte de la grande cour du château. Nous devons maintenant pénétrer à l'intérieur de chacun d'eux, en décrire les divisions et la destination des divers appartements de même que leur usage actuel.

Revenant à la grande porte du château, le premier bâtiment qui se présente à gauche en entrant et qui fut rasé par le génie français en 1804 fut le château primitif auquel la tour Réfousse, servait de donjon. Construit par les comtes de Montbéliard et de Ferrette qui possédèrent longtemps le pays d'Ajoie, reconstruit par l'évêque Jean Senn de Munsingen à la suite d'un incendie, en 1337, le Vieux Château se composait d'un grand et vaste bâtiment formant un angle droit dans la cour et touchant de deux côtés aux remparts de l'ouest et du nord, laissant libre entre lui et la Réfousse une petite cour dont on peut encore facilement

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 7

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Je courus dans la direction d'où était venue la voix. Mais je ne vis rien, et l'autre bras de la rivière m'empêchait de passer. Je repris en hâte le petit pont, et entrai au moulin pour demander quelques renseignements Il n'y avait personne au moulin, qu'un gros chien qui grogna à mon approche.

Je poursuivis mes recherches et j'arrivai bientôt à une grille surmontant un petit mur qui bordait la route. Derrière la grille, un gentil bois de bouleaux et de peupliers frissonnait doucement à la brise presque insensible de cette belle journée. Et enfin, blottie et presque cachée dans les arbres et les buissons, toute entourée d'acacias en fleurs, dont l'air était embaumé, j'entrevis un coin de maison où grimpaient des lierres et des chèvrefeuilles. C'était, à n'en pas douter, la cage de mon oiseau.

Je ne me possédais plus. J'oubliai mon équipement ridicule, la poussière qui me couvrait, un coup de soleil que j'avais attrapé la veille en allant voir le pont de Pierre-Pertuis. — et je sonnai.

Un vieux jardinier traversa le bois et vint m'ouvrir.

— Voudriez-vous me dire, mon ami, qui habite cette maison ?

— Cette maison, monsieur ? Mon Dieu oui. C'est Mme Gautier, qui reste ici.

Et, me regardant d'un œil soupçonneux, il fit mine de refermer la grille.

— Et, dites-moi, n'est-ce pas elle que j'ai entendu chanter tout à l'heure ?

Cette fois la grille se ferma tout à fait, et le bonhomme fit un signe de tête énergiquement négatif.

— Non, monsieur, non ce n'est pas madame que vous avez entendue. Madame ne chante jamais.

Il me salua et s'en allait.

— Un instant, fis-je vivement. Je désirerais beaucoup parler à Mme Gautier. Voulez-vous lui demander si elle me ferait l'honneur de me recevoir ?

— Vous recevoir ? dit-il d'un air surpris, presque indigné. Vous recevoir ? Oh ! c'est bien inutile. Madame ne reçoit jamais personne.

Et cette fois, très délibérément il me tourna le dos.

— C'est bon, me dis-je en moi-même. Je reviendrai.

M'avisant seulement alors que l'heure était fort avancée et que je n'avais pas déjeuné, je me mis en devoir d'escalader les